

LE MARTYRE D'UNE MERE

DEUXIEME PARTIE.

(suite.)

UNE PROMENADE AU BOIS DE BOULOGNE

Il avait fini par gagner l'Angleterre, de là il passait en Amérique où, s'il n'eût été plus de dangers, sa tâche devenait plus difficile et plus lourde.

Plein de courage, soutenu par une volonté opiniâtre, Bouscat se mit à étudier et devint l'homme que nous avons vu à Pithiviers sous le nom de M. Fairbank.

L'enfant fut placé dans une institution et on l'a vu en compagnie de Jean Bouscat, autrement dit M. Fairbank, dans la personne d'Henry Sheldon.

Avec un flair extraordinaire, Jean Bouscat avait pu acheter à vil prix un terrain immense dans les régions de pétrole du Kentucky. Tout le monde riait de lui; les terrains avaient été condamnés comme sans valeur.

Lui, sans sourcilier, laissait passer cette grêle de plaisanteries. Et bravement, avec quelques ouvriers embauchés à son compte, il commença à perforer ses terrains secs. Ce ne fut pas commode. Les sondes se brisaient, ainsi que les tarières. A une couche de roches, succédait une couche de roches, Philip Fairbank se demandait avec angoisse s'il ne s'était pas trompé.

Mais non!.....un beau jour, en plein midi, au moment où un ouvrier donnait pour l'acquiescement à un dernier coup de pioche, avant d'aller dîner, un jet de gaz infect avait failli l'asphyxier en le renversant. Après le gaz, heureux, bien heureux précurseur, l'huile noire, immonde!..... Tout ce qu'il y a de mieux comme huile de pétrole. C'était la fortune qui jaillissait, une vraie fortune.

Philip Fairbank pouvait être fier de son œuvre. Il se souciait peu des Jules Dréan, des Félix Martray, en tant qu'argent, bien entendu. Il avait reconstitué une fortune, celle du fils de son commandant bien-aimé.

Sa mère serait heureuse, lorsqu'elle saurait ce qu'il avait fait!.....Lorsqu'elle apprendrait sa réussite.

Car, on le devine bien Philip Fairbank avait bien su retrouver sa chère maîtresse. Tous les six mois, il se rendait en France, à Paris, et là, il attendait, en agissant comme ce jour-là même, l'occasion de pouvoir rencontrer la malheureuse paralysée. Comment était-il arrivé à la découvrir, comment était-il parvenu à savoir qu'elle habitait ce somptueux hôtel de l'avenue des Sablons? C'est ce que nous expliquerons tout à l'heure.

Revenons donc à cette scène touchante: Jean Bouscat, le Jean Bouscat des anciens jours, assis sur ce banc et devant des yeux sa maîtresse bien-aimée. Il a attiré la petite voiture tout près de lui, il a placé la tête de la pauvre paralysée hors des atteintes du soleil, et là il lui raconte tout ce qu'il sait, et avec de minutieux détails, de la vie d'Henry et Raoul!

—Oni, ma chère maîtresse, reprit-il, pour la dixième fois, il est beau! il est superbe! tout le portrait du commandant. Je voulais en faire un marin..... comme son père.....mais.....non.....pour vous.....il vaut mieux, bien mieux, qu'il reste sur le plancher des vaches, ainsi que nous disions dans le bon temps.....il est riche.....tres

riche.....Il est courageux, il est fort.....Et avant peu, ma bonne maîtresse, nous vous aurons retirée enfin des griffes de ces misérables.

C'étaient horrible de voir ce corps inerte, cette face insensible, ces yeux sans regards, tout cet être à jamais perdu, qui semblait ne point comprendre tout ce que disait Jean Bouscat. A peine de temps à autre, une fugitive rougeur pointait-elle aux pommettes maigres de la pauvre créature. Bouscat suivait de ses yeux étincelants ce mouvement du sang qui seul révélait la vie, qui lui disait, à lui, que le cœur existait encore et qu'il buvait une à une toutes ses paroles. En tant qu'argent, en tant que fortune bien entendue, Bouscat ne se préoccupait pas de Jules Dréan, non plus que de Félix Martray.

Autrement, il lui restait un terrible compte à régler avec ces misérables. Il voulait leur ruine, il voulait la vengeance! Ou plus vrai.....il voulait pour tous les coupables l'heure de la justice et le châtement! Mais le moment ne lui semblait pas encore venu. Henry Sheldon n'était point assez homme fait pour pouvoir lutter avec espoir de succès contre un homme armé de toutes pièces, tel qu'était devenu à cette heure le docteur Jules Dréan. Philip Fairbank, sujet américain, ayant acquis un grands sens pratique, ne voulait rien laisser à l'imprévu.

Il parlait donc, donnant à la pauvre mère mille détails intéressants sur son fils, quand il raconta la tentative d'assassinat dont Henry avait failli être la victime, la manifestation de la vie chez la paralysée fut d'une violence extraordinaire.

Un voile rouge, du front aux joues, lui couvrit le visage, tandis que les gouttes de sueur roulaient le long de ses tempes.

—Ah! s'écria Fairbank, si vous vous mettez en colère, je ne vous dis plus rien.

Tout en parlant, il essayait doucement avec un mouchoir les joues et le front de sa maîtresse.

—Voilà pourquoi, terminait-il, je ne vous montre pas Henry. Oh! il ne lui reste plus rien, de.....l'accident.....le vous le jure.....un peu de faiblesse, voilà tout.....Mais rien! il n'en restera rien, foi de Bouscat, parole d'honneur.....Et vous pensez si j'ouvre l'œil, et le bon.....Toujours est-il que vous m'avez recommandé, vous m'avez fait jurer de sauver avant tout Raoul.....Je vous ai obéi, ma bonne maîtresse, mais j'en ai terriblement souffert!

En prononçant ces derniers mots, Fairbank regarda avec un fonnement de sourcils du côté de la porte des Sablons.

Il ne se trompait pas.....le laquais revenait d'un pas inégal et incertain. Le Louis de Fairbank avait été largement dépensé en tournées, en parties de piquet.

—Déjà lui! s'écria le vieux matelot, ah? ma pauvre maîtresse il va donc falloir encore vous quitter!.....Oh! le jour où nous pourrons vous avoir là, tous les deux, à côté de nous!.....

Le laquis qui était bien demeuré absent une heure et demie se rapprochait, toujours fredonnant.

—Ah bien!.....vous êtes un bon zigne, fit-il d'une voix chargée de pitié, j'ai peut-être été un peu loin.....mais fait pas m'en vouloir, parce qu'on vous le sava, les femmes, ça ça a toujours long à vous raconter.

Mais je vous l'ai dit, repliqua Fairbank, je n'avais rien à faire qu'à me promener, autant de

meurer sur ce banc qu'ailleurs.

—Merci bien tout de même. —A votre service.....tout à votre service.....Je viens souvent au bois de Boulogne, j'aime la promenade et surtout de ce côté-ci. Je ne demande pas mieux que de recommencer à vous être utile.

Le domestique avait repris la poignée de la voiture et se remettait en marche, tout en continuant ses remerciements.

Enfin, la petite voiture regagna l'hôtel sans encombre, et la lourde porte de chêne se ferma sur elle.

De loin, Philip Fairbank l'avait suivie, pas à pas, bouillonnant de rage, lorsqu'il voyait l'homme entre deux vins, trébucher et festonner. Ah! comme il lui eût administré avec une suprême jouissance la correction qu'il méritait.

Toujours très perplexé le pauvre Bouscat. Il ne savait que faire, il l'avait bien dit à sa maîtresse. Pendant quinze ans, il avait préparé Henry, en lui donnant force et adresse, pour jouer cette partie de justice..... et maintenant qu'il fallait livrer bataille, le cœur lui manquait.....Le dernier attentat lui ayant démontré qu'il avait devant lui un adversaire terriblement fort. L'homme s'agitait et Dieu le mène. Mais malheureusement pour Jean Bouscat, et pour bien d'autres, il n'avait point le don de seconde vue.

IV UN ACCIDENT

—Miss Schaw?.....si vous voulez, nous allons renvoyer la voiture?

Ces paroles étaient adressées à une de ces malheureuses filles d'Albion que la mère-patrie nous expédie en qualité d'institutrices.

Miss Schaw, longue, maigre, avec de grands yeux bleus de poupée Huret, avait dû être jolie. Fille d'un pasteur de village affligé d'une innombrable lignée, elle avait été forcée de s'exiler, pour envoyer chaque mois, à sa malheureuse famille, le prix de son travail et de son exil. En tout cas, le malheur et la douleur ne l'avaient point agrie, car dans ses yeux clairs on lisait la bonté, la patience et la douceur. Il en fallait un coup sûr, pour servir de chaperon et de guide à la charmante enfant gâtée qui venait de lui adresser la parole.

Brune, avec des yeux noirs étincelants, les cheveux ondulés et crispés, elle pouvait avoir vingt ans, et se montrait dans toute la plénitude de sa jeunesse et de sa beauté. Sa toilette était trop voyante, trop excentrique, plutôt appartenant à une jeune femme qu'à une jeune fille. Un chapeau tapageur, avec un panache de plumes sur le côté, complétait cet ensemble un peu criard. Mais la jolie créature, ainsi affublée, pouvait se permettre les excentricités de toute nature elle n'en demeurait pas moins excentrique et jolie.

Miss Schaw, qui depuis longtemps avait dépassé la trentaine, portait une robe teinte d'une couleur sombre indécise et un malheureux chapeau, arrangé par l'institutrice à la mode anglaise, c'est-à-dire on ne peut plus grotesque. C'était la seule fautive note à relever dans la toilette et la personne de l'institutrice.

Mlle Blanche de Bancourt et Miss Shaw sortaient des magasins du Louvre. Un commis empressé, s'était chargé de nombreux paquets et les arrimait sur le strapontin d'un élégant coupé de maître attelé d'un superbe carrossier du Norfolk.

Miss Schaw, à la proposition

de son élève, avait fait la sourde oreille.

Mais les résistances de Miss Schaw étaient vaines; elle savait bien elle-même qu'elle finirait par céder. Quand Mlle Blanche avait quelque chose dans la tête, ce quelque chose n'en sortait pas facilement. Tant est si bien que l'institutrice finit par renvoyer la voiture, dont la caisse était toute remplie de paquets.

Mlle Blanche, en compagnie de Miss Schaw, remonta alors, sans trop se presser, la rue de Rivoli. On se retournait fréquemment sur son passage, et l'enfant gâtée faisait la roue, heureuse de se sentir admirée.

Il y avait foule aux Champs-Élysées, et les bas côtés de l'avenue étaient encombrés de promeneurs, venus là pour admirer les équipages et les toilettes. Là comme dans la rue de Rivoli, Mlle de Bancourt fit sensation. Si bien qu'en atteignant le haut de l'avenue, elle ne sentait pas encore le moins du monde la fatigue.

Dès lors il n'était plus question de prendre un fiacre, car c'était, nous l'avons vu, la terreur de Miss Schaw. Cette satisfaction rendit l'Anglais presque communicative, ce qui lui arrivait rarement.

Les deux dames causaient avec entrain tout en continuant leur marche. Leur animation les empêchait l'une et l'autre de s'apercevoir de la distance parcourue. Tant et si bien qu'elles avaient traversé une grande partie de l'avenue de Neuilly. Tournant alors à gauche elles s'étaient engagées dans l'avenue des Sablons.

Qu'est-ce que c'est que cela? —avait fait Miss Schaw.

Ce qui avait attiré sont attention c'étaient une petite détonation en tous points semblable à celle d'une allumette bougie..... Mais son exclamation se transforma en un affreux cri d'angoisse. C'était bien une allumette bougie abandonnée là par la négligence d'un amoureux, que Mlle de Bancourt venait de faire craquer sous le talon de sa mule.

L'allumette avait mis le feu à la balayuse de tulle tuyaute, et avec la rapidité de la foudre, Mlle de Bancourt s'était trouvée environnée de flammes. Pendant complètement la tête, la malheureuse enfant se mit à courir. Elle était perdue!.....condamnée à une mort terrible!.....Miss Schaw, comme une insensée courait derrière la pauvre affolée, cherchant vainement à l'attendre. Tout à coup, deux bras vigoureux enlevèrent Mlle de Bancourt et l'étendirent sur l'asphalte, la roulant par terre, et l'enveloppant dans un vêtement d'homme, un léger pardessus.

—Ne vous défendez pas, —disait une voix chaude et vibrante, —n'ayez point peur, mademoiselle, ce n'est rien, ce ne sera rien.....quelques brûlures insignifiantes, et votre toilette perdue.

C'était un jeune homme, qui venait d'arracher la pauvre enfant à l'épouvantable supplice, et ce jeune homme n'était autre que notre ami Henry Sheldon. Tout en étouffant de ses mains les flammes persistantes, tout en se brûlant lui-même affreusement, Henry cherchait à calmer l'horrible frayeur de la jeune fille.

—Ce n'est rien, mademoiselle, répétait-il, absolument rien, la flamme n'a gagné ni le visage, ni les cheveux. Vous en serez quitte pour la peur.....Maintenant, c'est fini, n'ayez aucune crainte.....

En même temps qu'il prononçait des dernières paroles, Henry cherchait à relever Mlle

de Bancourt, et à la remettre sur ses pieds. La jeune fille n'était rien, Henry ne s'était pas trompé; pas même une légère égratignure. Par contre, le pauvre garçon s'était terriblement brûlé les mains. Mais c'est en qu'il essayait de faire marcher la jeune fille. Bien que s'appuyant sur les bras d'Henry, de l'autre sur celui de Miss Schaw, elle serait infailliblement tombée si Henry Sheldon ne l'avait soutenue.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria l'institutrice, elle se trouve mal!.....que faire!.....Pas de voiture.....Monsieur, aidez moi à la porter.....c'est à deux pas.

—Je n'ai besoin de personne, —répliqua Henry, dont la vigueur était peu commune.

Et il enleva aisément le pauvre évanouie dans ses bras nerveux.

(à continuer)

Your Stomach Distresses You. After eating a hearty meal, and the result is a chronic case of indigestion, Sour Stomach, Heartburn, Dyspepsia, or a bilious attack. RIPANS TABLETS. Promote Digestion, Regulate the Stomach, Liver and Bowels, Purify the Blood, and are a Positive Cure for all the above ailments.

THE RICHEST AND BEST LADIES' STARCH. Issued Monthly. Illustrates in splendidly executed color the very latest and newest designs in Ladies' Blouses and Children's Garments, and the latest information on Fabrics, What to Wear, Millinery, Trimmings, Household Decoration and Furnishings; Cooking and Domestic Receipts, Subscriptions only in coin, per year, \$1.00 in advance, 50 cents. Send Money Order or Bank Draft to Standard Station Co., 322 W. 42nd St., New York.

JOSEPH GALLANT. NEGOCIANT EN. MARCHANDISES SECHES, GRO-CERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES ETC., ETC. RUSTICOVILLE, I. P. E. Oct. 12. '94.

FULL STOCK. TO SELECT FROM. Consisting of: DRESS GOODS & TRIMMINGS, FLANNELS & FLANNELETS, LADIES' JACKETS & SHAWLS, PRINTS, COTTON & COTTONADES, Mantle and Sacque Clothes, Collars and Cuffs, Shirts and Drawers, Rugs and Blankets, OVERCOATS, REEFERS & SUITS, WINDOW BLINDS & CURTAINS, HATS & CAPS, BOOTS, SHOES & RUBBERS, STOVES & FURNITURE, FENCING WIRE & NAILS, SUGAR, TEA, MOLASSES, Etc., Etc., Etc. Thomas Wilkinson ALBERTON.

FARMERS! Beware of agents that do business on the Road. We keep all goods and repairs advertised by the reliable manufacturers. Messrs Massey, Harris Company J. P. Cunningham. Mc. Christopher Tignish. Alberton.

RIPANS. ONE GIVES RELIEF.

A PIANO AND ORGAN BOOK FREE. Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from \$25.00 up, and Pianos from \$150 up. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent. THE CORNISH ORGANS AND PIANOS. Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 30 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the times. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once. CORNISH & CO. (Established nearly 50 yrs.) Washington, N. J.

PATENTS. CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public with one cut to the inventor. This splendid paper, issued weekly, minutely illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year, sample copies sent free. Building Editors, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and styles of houses. Address: MUNN & CO., New York, 361 BROADWAY.

Scientific American Agency for PATENTS. TRADE MARKS, DESIGNS, PATENTS, COPYRIGHTS. For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 Broadway, New York. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American. Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No subscription less than six months. Weekly, \$3.00 a year, in advance. Address: MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.